

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 5

Artikel: Il y a décret et décret
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 2 février 1918 — La femme idéale. — La Lausannoise. — Il y a décret et décret. — Foumatset et le cinquanta mille franc. — Le chat sauvage. — Gens de volonté. — Les remèdes au temps jadis. — Les chansons montagnardes de la Suisse romande (suite) (W. Robert). — Vivent les poètes. — Théorie et pratique. — Boutades.

LA FEMME IDÉALE

LAUSANNE passe, non sans quelque raison, certes, — nous en prenons à témoin les habitants masculins de la capitale — pour une ville où les femmes sont, en général, jolies, très jolies, même, le plus souvent. Le fond rime-t-il à la forme? Autrement dit, le caractère des Lausannoises vaut-il leur physique? Il est à présumer que, sur ce point, aujourd'hui tout au moins où notre bonne ville est toute farcie de cosmopolitisme, les Lausannoises ne valent ni plus ni moins que leurs sœurs d'autres pays.

On reprochait jadis aux Lausannoises de faire trop leurs « sucrées », leurs « sophie ». A présent, on serait tenté de trouver qu'elles ne le sont point assez, surtout avec l'élément étranger, qui exerce sur elles un prestige extraordinaire. Et les garçons du pays ne sont pas contents ; ils sont justement jaloux.

Quoiqu'il en soit de la Lausannoise d'aujourd'hui, qu'on ne peut juger impartialement, voici des vers qu'inspira la Lausannoise de jadis.

Mesdames, mesdemoiselles, gardez cette réputation.

La Lausannoise

CHANSON D'ÉTUDIANTS

Air : Si le roi m'avait donné Paris, sa grand'ville...

J'ai, messieurs, bien parcouru
La machine ronde,
D'amour, jamais dépourvu,
A travers le monde.
Mais du vieux jusqu'au nouveau,
Aucune femme ne vaut
Une Lausannoise, ô gué !
Une Lausannoise.

J'ai trouvé chez les Anglais
Mainte belle fille,
Dans les champs ou les palais,
Les bourgs ou la ville,
Plus d'une a de la beauté,
Mais pas la franche gaieté
De la Lausannoise, ô gué !
De la Lausannoise.

Passant chez les Allemands,
J'admirai la blonde ;
Malgré ses yeux si brillants
Et sa taille ronde,
J'aime mieux l'air si charmant
Que donne le bleu Léman
A la Lausannoise, ô gué !
A la Lausannoise.

Quand vous voudrez vous charger
Des soins d'un ménage,
N'allez pas à l'étranger,
Ce serait dommage,
Choisissez, sans hésiter,
Celle que je veux chanter :
C'est la Lausannoise, ô gué !
C'est la Lausannoise.

On lui reproche, à Paris,
De manquer de grâce,
De voir toujours un mari
Dans celui qui passe,
Mais sur ce chapitre-ci,
Les Parisiennes aussi,
Sont des Lausannoises, ô gué !
Sont des Lausannoises.

Jeunes gens pleins de vigueur,
Vous avez, je pense,
Dans un coin de votre cœur
Un amour qui danse,
Que dans la société,
Chacun boive à la santé
De la Lausannoise, ô gué !
De la Lausannoise.

X. Y. Z.

IL Y A DÉCRET ET DÉCRET

DÉCRET en notre patois ne se dit pas seulement du décroît de la lune, mais encore du dépérissement d'un membre : *l'a lo décret à n'on bré*, il a un bras atrophié. Au figuré, on disait jadis : *Fère décret*, faire faillite. Louis Dumur conte à ce propos l'histoire suivante, que nous communiquons obligeamment M. Jules Dumur.

M. Descoullayes, châtelain de Château-d'Ex, faisait au premier empire un grand commerce de fromages. Ses affaires l'ayant appelé un jour à Paris, il prit avec lui son domestique de confiance, David Pilet, pour accompagner un convoi de marchandises. Les affaires terminées, M. Descoullayes se fit un plaisir de piloter son fidèle serviteur et de lui montrer les merveilles de la grande capitale. Il lui fit voir, entre autres choses, les écuries de l'empereur. David Pilet, enchanté du nombre des chevaux, de leur beauté, des soins et du luxe dont ils étaient entourés, s'imagina qu'il verrait des choses plus merveilleuses encore dans les étables de ses bêtes favorites, de ses chères et bonnes *armailles*. Aussi s'empressait-il de dire à son maître :

— Ora, vein-no pa vaire l'étrablio ài vatzè ?

— L'étrablio ài vatzè? Mâ, patifou que t'i, l'empereu n'a min de vatzè.

— N'a min de vatzè et tan de tzévo ! s'écria David stupéfait. Hé bin, monsu lo tsatélan, l'è mé David Pilet, que vo lo dio ! jamé ci l'omo ne pora teni.

A quelques jours de là, les deux montagnards sont arrêtés par une foule rassemblée autour de nombreux tambours, qui faisaient une proclamation militaire. Après un roulement prolongé, une voix de stentor s'écrie : « Décret de l'empereur ! » A ces mots, frappant sur l'épaule de M. Descoullayes, David lui dit :

— Hé bin, monsu lo tsatélan, ne l'avé-io pa de ?

— Que vâo-to dere ?

— Mâ, n'ai-vo pa-oïu ? L'empereu fâ décret !

FOUMATSET ET LÈ CINQUANTA

MILLE FRANC

FOUMATSET l'étai on roudeu quemet on ein vâi dâi iâdzo, que sant soûlon, pandoure et dzanlyau. Tot cein que savâi fère l'étai de bâre, pou travailli et dere dâi dzanlye. Mâ tot parâi n'avâi pas ti lè défaut. L'étai on boccon mâidzo et soignive assebin lè z'homme que lè tehivre et lè bocan que lè femme. Mîmameint on coup que lo syndico, monsu Bèlon, l'avâi z'u mau âi duve piaute ; ein avâi fè soigné iena pè lo mâidzo de la vela, et l'autro que Foumatset

lâi avâi bailli on remîdo avoué de la châo et de la pèdze de cordagni. Eh bin ! l'è la piauta à Foumatset que l'avâi ètà guîerya la première.

Du eili dzo lo syndico l'avâi prau accutâ Foumatset et stisse manquâve jamé de sè fère aberdzi pè lo syndico ti le iâdzo que pouâve. Craïo adî que Foumatset lâi fasâi on boccon pouâre avec sè cheveu rodzo, qu'on arâi djurâ onna quuva d'êtayiru, sè jet asse gros que dâi jet de modzon, sa barba de sia de caïon, à vère corre lè piau dedein et sè potte coffe de taba à chiquâ. L'étai tot lo contréro de la felhie âo syndico, galèza à embransi, dâi djoûte à tchuffâ et dâi jet à fère rêva ti lè valet dau velâdzo ; sein comptâ dâi cheveu asse fin que de la rita dè lin, et que cheintâvant bon quemet lo bon pan blianc dâi z'autrô iâdzo. Voliève pas manquâ de martchand, mîmameint qu'on desâi que son père lâi voliève bailli ceint mille franc quand lè que sè maryera ; n'étâi pas de la moqua de matou, quemet vo vâide. On coup, vaité Foumatset que passâve dèvant la carrâie âo syndico. Stisse fasâi âo for, et on cheintâi lo quegnu, dau bon quegnu à la syndica, n'étâi pas rein ; pou de revon, bon fonds, prau z'âo, prau burro. Enfin l'avâi on oudeu dèstra : on ein arâi medzi ein vegneint de petit-goutâ. Foumatset t'einnaricelliève eili quegnu et sè demândâve quemet sè faillâi fère invitâ à ein medzi. L'a binstout z'u trovâ et dit dinse âo syndico :

— Syndico, vo vu dere oquie que pâo vo fère gagni cinquanta mille franc asse rido qu'on ceintimo. Ma l'è on boccon grand et maulési à vo esplichâ cein.

— Eh bin ! sâ-to ? lâi fâ lo syndiquo, vint petit-goutâ avoué mè, et no devéserein aprî.

N'è pas falta de vo dere se Foumatset l'a goulufrâ et s'è repaïssu à rebouille mor. L'âobilliève de dèvezâ dau tant que lè potte lâi allâvant. Lo syndico lo guegnive verî cliiau gros jet ein riond, quemet se voliève mèsurâ lo quegnu, et bavâ su son ècouëtta. Quand l'a z'u quasu fini lâi dit dinse :

— Eh bin ! Foumatset, ora que t'a bin petit-goutâ, dis-mè quemet ie pu gagni cinquanta mille franc.

— Accutâ-vâi, syndico, ne dite-vo pas que vo voliâi bailli à clii que vâo maryâ voutra felhie ceint mille franc ?

— Oï.

— Eh bin ! bailli-la mè pî et mè conteinto de cinquanta mille franc. Dinse vo gagni cinquanta mille franc !

On dit que lo syndico l'a mî amâ ne rein gagni. MARC A LOUIS.

LE CHAT SAUVAGE

Du grand district, un ami du *Conteur vaudois* nous envoie le récit suivant, qui lui est revenu à la mémoire à la lecture de notre feuilleton *Veillées de chasseurs*.

DEPUIS quelque temps, mon père constatait la disparition de lapins, de poules, canards, pigeons, etc. Après être resté à l'affût de longues heures, il parvint à découvrir